

Ground Zero (ou l'état des lieux)

Georges Privet

Numéro 79, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92279ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Privet, G. (2020). Compte rendu de [Ground Zero (ou l'état des lieux)]. *L'Inconvénient*, (79), 85–88.

Ground Zero (ou l'état des lieux)

CINÉMA **Georges Privet**

Chaque fin d'année entraîne invariablement son lot de bilans, et si cette chronique a généralement su en faire l'économie, 2019 fut une année si désespérément triste qu'elle appelle à tout le moins un certain nombre de constats. Aussi déprimants qu'inéluctables.

Reculer pour mieux sauter, comme le voudrait la maxime ?

Peut-être. Mais comment ? Et surtout, vers quoi ?

Bien malin qui pourrait le dire.

En attendant, travelling arrière en forme de *flashback* sur une année qui, au cinéma, ferait sans doute partie d'un mauvais rêve, vite oublié...

Constat n° 1 : Notre cinéma ne peut pas se payer des films comme *The Death and Life of John F. Donovan*.

Après les anecdotes entourant son budget (trente-huit millions de dollars), son premier montage de quatre heures et demie, l'élimination complète d'un personnage important

joué par Jessica Chastain et sa sortie maintes fois reportée, le nouveau Xavier Dolan a enfin pris l'affiche. Dans une indifférence générale et somme toute compréhensible. Car *The Death and Life of John F. Donovan* est quelque chose de pire qu'un mauvais film : un film étrangement neutre et mièvre, qui a coûté une fortune. Et une fortune d'autant plus déplorable qu'elle ne transparaît pas à l'écran.

Entre les scènes coupées avec Jessica Chastain, les scènes coupées tournées en Hongrie, les scènes coupées tournées en IMAX et les deux heures et demie qui sont restées sur la table de montage, *Donovan* est une leçon sur la manière dont on ne devrait *jamais* produire un film.

Que Dolan se soit lancé avec abandon dans cette aventure est une chose. Que les institutions aient financé son saut en est une autre. D'autant plus que ce film n'a jamais eu la moindre chance de se rembourser (il aurait fallu, pour ça,

qu'il rapporte entre trois et cinq fois ce qu'il a coûté, ce qui était une impossibilité mathématique compte tenu de la carrière que peut espérer avoir un film québécois à l'étranger).

Donovan s'inscrit pourtant dans une longue série d'entreprises du même genre. À l'exception des *Plouffe* de Gilles Carle, tous les films



québécois qui ont bénéficié de budgets exceptionnels ont été des échecs critiques et commerciaux, de *Silk* à *Stardom*, en passant par *Nouvelle-France*.

Ironiquement, tous les succès internationaux du cinéma québécois ont été remportés par des films dont les budgets se situaient dans la norme de leur époque, de *Mommy* aux *Invasions barbares*, en passant par *Incendies*, *Le déclin...* et *Monsieur Lazhar*. Il y a là une leçon que nos institutions feraient bien de retenir, mais qu'elles oublieront sans doute – le propre des leçons étant d'être oubliées par ceux qui devraient en tenir compte...

Constat n° 2 : Il était une fois... à Hollywood n'est pas qu'un titre, c'est le slogan de l'année.

Qu'on le veuille ou non, le dernier Tarantino restera probablement LE film de l'année. Pas tant à cause de ses qualités intrinsèques (qui sont

pourtant considérables, malgré une finale adolescente et grotesque), mais parce qu'il se place d'entrée de jeu, et sans ambiguïté aucune, sous le signe d'une nostalgie flagrante pour le Hollywood d'une autre époque (Sharon Tate, Bruce Lee, Steve McQueen et compagnie). De fait, le film – qui se déroule comme par hasard en 1969 – semble s'inscrire tout naturellement dans le cadre des célébrations du cinquantenaire de cette année, où l'on a fêté toute une époque, de Woodstock à *Easy Rider*, tout en constatant que rien, pas même la nostalgie, n'est encore ce qu'on croyait. La mort de Peter Fonda, icône de la période et star d'*Easy Rider*, décédé en plein été, viendra rappeler à ceux qui en doutaient que cette époque est bel et bien morte.

Constat n° 3 : Les films qu'on attend le plus sont désormais ceux qu'on a le moins de chances de voir.

C'est triste à dire, mais c'est vrai. Qu'il s'agisse du dernier Woody Allen (*A Rainy Day in New York*), du nouveau Polanski (*J'accuse*, sur l'affaire Dreyfus) ou du nouveau remontage d'*Apocalypse Now*, l'année aura été riche en films attendus... en vain. La censure politiquement correcte est responsable du bannissement du premier (qui a néanmoins pris l'affiche en Europe) et est partiellement à blâmer pour l'avenir incertain du second (qui a pourtant récolté le Grand Prix du jury au Festival de Venise), tandis que le troisième (présenté à Toronto) n'est pas venu jusqu'à nous, car les Américains n'estiment apparemment plus que Montréal vaut le détour. Si on ajoute à ça le fait que les tweets de Trump ont entraîné le report (à une date indéterminée) de la sortie de *The Hunt* – qui s'annonçait comme une variation jouissive sur *Les chasses du comte Zaroff* dans l'Amérique du quarante-cinquième président –, on est bien obligé de constater que les films qu'on attend le plus sont ceux qu'on ne risque malheureusement plus de voir. Ce qui nous mène à une conclusion incontournable...

**Constat n° 4 : Montréal, ville de cinéma ?
Euh, plus vraiment...**

Le 22 juillet, la nouvelle tombe. Peu surprenante, mais tout de même déprimante : le Festival des films du monde fera « relâche » cette année, rattrapé par ses nombreux problèmes, ses multiples dettes et la santé fragile de son seigneur et maître, Serge Losique. Personne n'est surpris, mais tout le monde est secoué. Car la « nouvelle » vient cimenter encore un peu plus (et peut-être une fois pour toutes) le statut irrémédiablement secondaire de Montréal, ex-métropole cinématographique désormais – c'est officiel – en chute libre.

Comme l'autre grand festival de cinéma de la ville (le Festival du nouveau cinéma) connaît lui aussi son lot de problèmes, les cinéphiles montréalais font face à une situation peu reluisante : celle de vivre dans une ville de cinéma... fantôme (ou presque). Montréal ne s'est jamais vraiment remise de la mort d'ExCentris ; sa fermeture a laissé un vide qui n'est toujours pas rempli. Il n'existe plus de cinéma montréalais entièrement consacré à la présentation de films en français à l'ouest du cinéma Quartier Latin. Et maintenant que ce dernier présente aussi des films en anglais, il n'y en a plus du tout sur l'île.

Que dit-on quand il est passé minuit moins une ?

Constat n° 5 : « Nobody ever went broke underestimating the intelligence of the public » (célèbre citation inconnue, souvent attribuée à tort à H. L. Mencken).

Au moment d'écrire ces lignes, *Menteur*, la comédie d'Émile Gaudreault, s'appête à franchir le cap des six millions de dollars au box-office québécois.

CQFD.

Constat n° 6 : Le film d'auteur est désormais un genre dont il est très facile de mimer les tics.

L'été nous amène la sortie des *Drapeaux de papier*, film d'un jeune cinéaste français de dix-huit ans, Nathan Ambrosioni, surnommé le « Xavier Dolan français » par la presse hexagonale. Le film – un drame familial solide, bien fait, mais un peu trop long – impressionne surtout par la manière dont Ambrosioni, biberonné au cinéma de genre, et au film d'horreur en particulier, semble avoir intégré instinctivement le lexique formel d'un certain cinéma d'auteur : plans

de silhouettes filmées à contre-jour, scènes de danse abstraites à la Claire Denis, filmage de dos avec plans de nuques au ralenti, etc. Comme s'il avait saisi d'instinct, à force d'en voir, les effets de manche formels d'un certain cinéma, et qu'il en reproduisait le cahier des charges sans effort, comme une chose qu'on peut imiter sur commande. Le résultat est bluffant et invite à une réflexion – plutôt rare – sur le filmage d'une œuvre qui fascine beaucoup plus par sa forme que par son fond.

Constat n° 7 : Les films de jeunes sont out, les films de vieux sont in.

Depuis dix-huit mois, le cinéma québécois multiplie les films pensés pour un public qu'il avait oublié depuis très longtemps : les ados. Or, les jeunes boudent massivement les films qui leur sont destinés, qu'il s'agisse de *La chute de Sparte*, de *Charlotte a du fun*, d'*Avant que ça saute*, de *Jeune Juliette* ou de *Fabuleuses*. Pourquoi ? Les causes varient, là comme ailleurs, mais il est clair que des années d'abandon et un climat général d'acculturation ont laissé des traces, et que les jeunes Québécois ne s'intéressent plus tellement à leur cinéma.

Or, pendant ce temps, un film sur des vieillards redécouvrant l'amour et la vie en pleine nature (*Il pleuvait des oiseaux*) remporte un succès surprenant en nous rappelant une autre évidence souvent oubliée : si les jeunes boudent les cinémas, les vieux y vont encore. Surtout quand on leur montre des personnages ayant la chance d'échapper aux CHSLD en retrouvant l'amour dans une nature encore vierge, ou en mourant entourés d'amis, entre les bras d'une belle héroïne, comme dans *Les invasions barbares*. Gageons que les prochaines années nous en amèneront plusieurs autres...

Constat n° 8 : Toute vérité n'est pas bonne à dire.

Début octobre, Martin Scorsese crée bien involontairement la controverse en affirmant candidement à un intervieweur que les films de superhéros Marvel « ne sont pas du cinéma », mais ressemble davantage à « des parcs d'attractions ». La controverse absurde suscitée par cette évidence est d'autant plus hilarante qu'elle survient à un moment qui est ironique pour deux raisons. D'abord, elle arrive à quelques jours de la sortie de *Joker*, un film de superhéros



« réaliste » qui s’inspire abondamment (comprendre : plagie sans vergogne) de deux films du même Scorsese (*Taxi Driver* et *The King of Comedy*, tous deux mettant en vedette une des deux stars de *Joker*, Robert de Niro). Mais la tempête déclenchée par la déclaration de Scorsese est aussi ironique parce qu’elle survient au moment où l’auteur de *Mean Streets* s’apprête à sortir son nouveau film, *The Irishman*... à la télévision. Certes, le film (une grosse production dotée d’un budget de plus de cent soixante millions de dollars américains) jouira d’une sortie – modeste et symbolique – dans quelques salles. Mais sa durée (trois heures trente), jugée excessive, soulève la grogne de certains critiques (qui n’avaient pourtant pas rechigné devant les trois heures que durait *Avengers : Endgame*, le dernier Marvel).

Pour les fans de Scorsese, le message est clair. Une bonne partie de l’industrie américaine (peut-être même la plus grande) a désormais choisi son camp. Au point de s’offusquer de voir un des plus grands cinéastes vivants formuler une évidence, et de s’interroger sur la longueur d’un de ses films après avoir presque unanimement porté aux nues un divertissement décérébré à peine moins long.

Avec le résultat que la sortie de *The Irishman* prend valeur de symbole, car elle incarne clairement la fin d’une certaine idée du cinéma. Une idée qui aura tenu la route pendant un peu plus de cent ans, mais qui semble aujourd’hui destinée à

prendre le chemin des dinosaures. Et il semble étrangement approprié que la fin de cette idée soit financée par – et se joue sur – le petit écran...

Constat n° 9 : Et pourtant, plusieurs des meilleurs moments de cinéma sont maintenant gracieuseté de la télévision...

Certes, le constat n’est pas nouveau, mais il s’impose chaque année avec un peu plus de force. Au-delà du Scorsese, les nouveaux films de Baumbach (*Marriage Story*), de Meirelles (*The Two Popes*) et de Soderbergh (*The Laundromat*) témoignent du fait que les chaînes de télévision investissent désormais massivement dans des projets qui rebutent les studios de cinéma (obnubilés par les gros profits des *blockbusters*). Et plusieurs séries télé, à la fois soignées et intelligentes, comme *Tchernobyl* et *The Terror*, auraient certainement pris jadis la forme de films, sans parler des séries signées par des cinéastes, telles que *The Young Pope* de Sorrentino ou *Mindhunter* de David Fincher.

Avec le temps, il devient donc de plus en plus clair que les cinéphiles n’ont pas abandonné le cinéma. C’est plutôt le cinéma qui a abandonné les cinéphiles. Et si ces derniers doivent allumer la télévision pour en retrouver des traces, il est difficile de les blâmer...

On dit souvent qu’à l’approche de la mort les personnes âgées régressent vers l’enfance. C’est peut-être ce qui est tranquillement en train d’arriver au cinéma, lequel, avec ses *blockbusters* puérils de superhéros en costumes moulants, régresse depuis une vingtaine d’années vers le divertissement forain de ses débuts. Son avenir ne se trouve peut-être plus du côté des salles, engluées sous le popcorn, les surhommes et la pub, mais plutôt du côté d’un petit écran qui ne demande qu’à grandir.

L’année qui s’amorce donne envie de croire qu’il pourra le faire.

Et nous avec lui... ■